

OBAMA, UN AN PLUS TARD



Voilà déjà un an que les États-Unis ont opté pour la voie du changement.
Voilà déjà un an que Barack Obama a été mené à la tête de la première
puissance mondiale.

suite en P03

Le Secret De La Beauté



C'est en regardant les
publicités à la télévision
que j'ai réalisé à quel point
on peut déformer l'image
naturelle d'une femme.

suite en P04



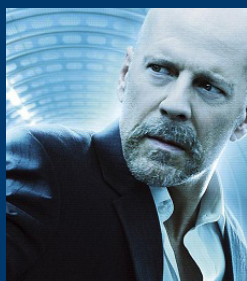
Les GNs vous sortent
de votre quotidien pour
vous projeter dans un
autre univers...

suite en P06



Depuis des millénaires,
l'homme a construit
laborieusement l'édifice
infernale.

suite en P14



Surrogates

Un concept intéressant,
mais est-ce assez pour
permettre à Bruce
Willis de redevenir
un acteur à succès?

suite en P08

Obama un an plus tard	P. 3
Le secret de la beauté	P. 4-5
Gn? Késako?	P. 6-7
Life...Only Better	P. 8
Regard sur les « Sciences Vacances »	P. 9-10
Mot croisés	P. 11
Perfection	P. 12
Ma ville hurle	P. 13
L' Enfer, une histoire en mouvement	P. 14-16
Sudoku	P. 16
Bande Dessinée	P. 17
Perspective locale	P. 18
Solutions des jeux	P. 19
Comité Journal	P. 19
Quatre Poèmes	P. 20

Table des matières

Obama, un an plus tard

Voilà déjà un an que les États-Unis ont opté pour la voie du changement. Voilà déjà un an que Barack Obama a été mené à la tête de la première puissance mondiale.

Politicien charismatique, homme d'idées et d'action, Obama a su gagner par sa seule image l'attention des américains. Et avec son talent et son intelligence, il a su gagner leur cœur.

Il y a un vieux dicton qui dit que les républicains démolissent et que les démocrates réparent. Dans un contexte économique comme celui d'aujourd'hui, ce proverbe est parfaitement approprié. Mais que ce soit dans un contexte favorisant les démocrates ou pas, Barack Obama a tout de même réussi à s'élever au statut de divinité aux États-Unis.

Les Américains attendaient de lui qu'il règle la crise économique en un rien de temps. Qu'il redore l'image de leur pays après deux semaines de gouvernance. Et qu'il finisse par les sortir du borbier moyen-oriental dans lequel Bush les a enfoncés. Si ce n'était de la pudeur religieuse, ils auraient sans doute exigé qu'il convainque Jésus de revenir sur Terre.

Bref, Obama était aux États-Unis ce que Carey Price était aux fans du Canadien : le sauveur!

Et tout comme les partisans du Canadien, les Américains ont compris que leur idole n'est rien de plus qu'un être humain. D'où la rogne.

Mais pourtant, il n'a pas si mal agi, bien au contraire : les républicains diront ce qu'ils voudront, mais sans son interventionnisme accru, la situation économique aurait pu être bien pire. Depuis la dernière année, elle n'a pas du tout empiré, elle s'est tout simplement stabilisée. C'est déjà ça de gagner.

Mais il faut dire que pour les républicains, dès que l'on n'agit pas avec leurs méthodes, on est automatiquement communistes. Ils ont l'insulte facile! Sauf qu'ils oublient toutefois que si Obama a été élu, c'est justement pour dissocier le pays de leurs méthodes dépassées...Enfin.

Si les plans de relance ont relativement fini par bien passer auprès de l'opinion publique, on ne peut pas exactement dire la même chose de la réforme de l'assurance santé. D'un côté, il y a (encore) les républicains, Dick Cheney en tête, qui hurlent au communisme. Ils sont infatigables. D'un autre, il y a les lobbies, qui se foutent complètement du bien-être du peuple américain. Le profit avant tout! Et pour finir, il y a ceux qui sont complètement gavés de FOX NEWS qui hurlent sans trop comprendre pourquoi qu'«Obama est rouge». Et ils ont même été jusqu'à peindre le visage d'Obama en Joker! Allez comprendre le rapport. Avouons toutefois que même si le lien entre le nouveau président et le Joker est tout simplement foireux, il aurait été rigolo de voir des partisans d'Obama brandir des pancartes «I believe in Barack Obama» en guise de réponse à ses détracteurs, question de rester dans l'ambiance Batman.

Enfin bref, tout ça pour dire que le débat a souvent frôlé la limite du gros n'importe quoi. Il y a même eu Sarah Palin qui a déclaré qu'avec la réforme, l'État aurait droit de vie ou de mort sur ses concitoyens! Décidément, si Sarah Palin n'était pas en politique, elle serait drôlement divertissante.

Pour en revenir à notre sujet, avec toute la rogne que suscitait la réforme (même chez certains démocrates), Obama a été contraint de mettre de l'eau dans son vin et d'adoucir ses ambitions. Si la nouvelle réforme passe relativement mieux auprès des républicains, ses partisans sont assez déçus. D'où le mécontentement populaire.

La première année de Barack Obama à la présidence, même s'il n'a été nommé qu'en janvier, a été difficile. La Russie et l'Iran, entre autres, ont été des sujets qui ont grandement retenu l'attention. Et évidemment, malgré l'approbation de la communauté internationale pour les solutions nettement plus diplomatiques de la Maison Blanche, il y a encore eu aux États-Unis la crainte complètement artificielle du communisme.

Contrairement au peuple américain, plus ou moins désillusionné et gavé d'imbécillités républicaines, le monde croit en Barack Obama. Des centaines de sondages au cours de l'année dans plusieurs pays l'ont confirmé, les gens l'aiment et croient en lui. On parle de lui en bien et on voit l'avenir avec optimisme. Mais le plus bel exemple de cette confiance est le prix Nobel qu'il a reçu en novembre, preuve que le monde a confiance en lui et en l'avenir.

La première année de Barack Obama à la présidence n'a pas été un échec, mais elle a été difficile. Entre l'épineux dossier de Guantanamo ou la position des États-Unis en Afghanistan, tout a semblé être compliqué. Soit on le traite de toutes sortes de noms, soit on dit qu'il ne croit pas en ses convictions.

Le poids que porte cet homme est colossal. Il a souhaité le changement et il y travaille. Ce n'est pas facile, mais il y travaille. On ne change pas un pays en une seule année. Si ça se trouve, deux mandats complets ne lui seront pas suffisants.

Il faut dire aussi qu'il y a de très fortes chances que Barack Obama ne soit pas l'homme qui amènera le changement, mais celui qui initiera le changement. Adoucir un pays aussi borné que les États-Unis est une mission colossale. Ce n'est qu'à l'avenir que l'on saura si Barack Obama aura réussi : on verra l'héritage qu'il laissera à son pays et s'il aura des «disciples» qui sauront continuer dans sa voie.

Mais pour le moment, laissons-lui le temps d'agir.

I believe in Barack Obama.

Christophe Achdjian

Le secret de la beauté

C'est en regardant les publicités à la télévision que j'ai réalisé à quel point on peut déformer l'image naturelle d'une femme. On la manipule, on la dénigre et on nous vend la « femme parfaite ». Mais qu'est-ce qu'on peut considérer comme une belle femme ? Une femme grande, mince, avec des gros seins (parce que ça, c'est l'essentiel), avec des cheveux brillants et un visage lisse et sans défaut ? Je ne crois pas. Une femme au naturel a toutes les armes en sa possession pour être belle sans dépenser un sou.

D'abord et avant tout, il convient de se demander quel est le vecteur le plus important de l'image de la femme « modèle ». C'est dans la publicité, qu'elle soit à la télévision ou dans les magazines, qu'on retrouve le plus de femmes stéréotypées. Elles semblent tout simplement parfaites. Et comme la publicité est faite pour être remarquée, on la voit, on la remarque et même si on ne la regarde pas attentivement et qu'on n'y porte pas toute notre attention, l'image nous reste en tête. On s'empiffre involontairement de l'image inaccessible d'une femme « référence ». Il faut remarquer cependant qu'elles sont toutes retouchées à l'ordinateur, toutes encore plus artificielles et irréelles qu'il est possible d'être.

Peut-on vraiment parler d'un idéal de beauté ? Veut-on vraiment ressembler à un robot informatisé ? La majorité des gens savent que ce modèle est inaccessible (il ne faudrait pas se moquer de l'intelligence humaine quand même), mais il reste que ce modèle trace le chemin, même inconsciemment. Pourtant, bien peu de femmes peuvent se rapprocher naturellement d'une telle voie.

Dans le domaine des cosmétiques, on nous présente ce modèle féminin en nous le comparant avec un anti-idéal, tout aussi irréaliste que le modèle « parfait ». On accentue les défauts pour montrer le contraste entre les deux. On nous dit « si vous n'utilisez pas tel produit, votre peau ressemblera à ceci » ou encore on nous montre une femme qui est heureuse depuis qu'elle utilise un produit pour améliorer son apparence.

Les cheveux, la peau, la taille, les vêtements, les aliments hypocaloriques, les rides, la chirurgie, les régimes, le style, la mise en forme, tout y passe. Il n'y a définitivement pas de limite à la pression médiatique que les femmes de ce monde, de tout âge, peuvent subir. Une telle femme sera admirée, remarquée, sera heureuse, aura une belle vie et tous ses rêves seront réalisés. Et même lorsqu'on ne veut pas vendre un produit de beauté, on prendra une « belle » femme quand même. Pourquoi ? Une belle image est plus vendeuse, la femme de la publicité évoque l'image de la compagnie : elle est belle, donc heureuse, épanouie et en confiance.

D'où provient une telle image ? Qui a décidé du modèle qui devrait servir aux autres ? C'est une question très pertinente qu'il faut se poser. En effet, cette image est désormais prise dans un cycle. On l'améliore, on la raffine, on la juge. Qui en sont les grands responsables ? Les grands noms de la mode ? Ceux qui sont derrière la caméra peut-être. Il est certain que la personne qui décide de la photo ou de la publicité y est pour quelque chose.

Mais le grand responsable est probablement le consommateur. Le but de la publicité pour la beauté est de la vendre.

Donc, ceux qui achètent encouragent. Alors, ce sont les femmes les responsables ? En partie. Le fait de juger soi-même ou les autres sur le critère de l'apparence est aussi le fait des hommes. Certains propos machos, certaines attitudes ou encore l'ensemble des comportements masculins ont beaucoup à voir dans la réponse que les femmes leur font. Personne n'aime se faire dénigrer, et même si on se considère indépendant des idées des autres, les commentaires négatifs ont toujours un impact sur une personne. Les hommes qui s'entêtent à ne voir que le modèle comme canon de beauté provoquent des changements dans les pensées des personnes qui les entourent. Une femme pourra certainement com-



mencer à se maquiller si elle savait qu'un homme qui lui plaît préfère ça. Elle pourra tenter d'améliorer son apparence pour mieux paraître aux yeux d'un homme. Et si les hommes continuent à propager le modèle, alors les femmes ne pourront que se sentir réduites par rapport à l'image idéale. Et les hommes ne pourront qu'être déçus parce qu'il n'existe que très peu de femmes comme celles qu'on présente comme étant parfaites. Les hommes passeront à côté de femmes « ordinaires », pourtant magnifiques et qui méritent d'être appréciées.

Comme il a été dit plus haut, la responsabilité de la mise en place du modèle revient en partie aux femmes aussi. Elles se jugent les unes les autres, elles se donnent des « trucs » pour paraître mieux, elles se « bitchent », profitant du moindre défaut pour rabaisser l'autre. Elles se promènent avec un air de fierté si elles savent qu'elles ont atteint un des critères du modèle. Sont-elles plus heureuses que les autres ? Ont-elles raison d'être fières ? Si ça remonte leur estime personnelle, ça passe encore. Mais si ça rabaisse celle des autres, alors là il y a un gros problème de société. C'est la femme au final qui posera le geste d'acheter un produit ou de tenter de changer son apparence par des moyens quelconques. Il n'y a personne d'autre que la personne elle-même qui pourra décider ce qu'elle fait de son corps. Mais, vous entendez-vous dire, si une femme n'est pas bien dans sa peau, elle a amplement raison de tenter de corriger les défauts qui lui déplaisent... Je vous répondrais par « Quels défauts ? ». Y a-t-il vraiment un défaut qui fasse unanimité et qui ne soit pas dicté par le modèle ? Bref, les défauts existent-ils naturellement ou est-ce nous qui les inventons ? Un trait considéré comme étant « défectueux » ne serait-il pas plutôt naturel ?

C'est là où nous en venons à redéfinir la beauté. Certains diront que la beauté est à l'intérieur, mais c'est habituellement pour excuser le fait que l'apparence extérieure ne reflète pas le modèle. D'autres diront que la beauté c'est l'intelligence de la femme. Autre petit problème, une femme peut naître avec un défaut d'intelligence, alors que je crois que la beauté est une chose que toute femme peut atteindre facilement. Mais alors, qu'est-ce qu'une belle femme ? Il n'y a que deux critères pour la définir : il faut qu'elle soit une femme et qu'elle ait un sourire. Le premier critère peut paraître étrange, mais c'est simplement le fait d'être une femme qui permet à une personne d'obtenir la qualité d'être belle. Au naturel tout simplement. Demandez à un homme, nue c'est encore mieux ! C'est privé de ses artifices que la femme se révèle véritablement. C'est lorsqu'elle paraît réelle qu'elle est le plus accessible et que les « défauts » paraissent le moins. Je n'ai personnellement que rarement vu des femmes laides. Et lorsqu'elles l'étaient, c'est parce qu'elles ne respectaient pas le dernier critère. Le sourire est donc d'une importance capitale dans l'apparence générale d'une personne. Il est toujours agréable de voir quelqu'un sourire, la personne est du coup plus attirante, on la considérera comme étant plus sociable, plus gentille et on sera plus porté à avoir un bon comportement en sa présence. C'est encore plus vrai si une personne peut sourire « avec ses yeux », lorsqu'on voit que ça vient du fond du cœur, lorsque le sourire est sincère. De plus, en vieillissant, le visage se ride. Si la personne a pris l'habitude de sourire, elle aura des pattes d'oies aux coins des yeux, comme un rire en permanence, pas laid du tout. Au contraire, si la personne a toujours un air bête, le visage semblera figé dans cette expression. Ce sont de telles femmes qui peuvent difficilement être considérées comme belles. Leur « air bête » permanent les rend difficile d'approche et enlève une certaine chaleur humaine dans les échanges avec d'autres personnes, et ce, même si elles sont très gentilles.

En conclusion, toutes les femmes ont un potentiel de beauté, qu'elles peuvent exprimer en souriant, tout simplement. Il serait donc bon de prendre du recul face aux publicités et aux modèles qu'on nous projette. La femme peut être petite, grosse, avoir les cheveux gris et avoir tout plein de rides et être très belle en même temps. Il suffit d'oublier le modèle depuis trop longtemps ancré dans nos habitudes, d'arrêter de juger et de critiquer. Il faut voir la femme telle qu'elle est réellement : simple, vraie, naturelle et surtout belle. Peu importe ce que les autres en pensent pour l'instant.

PS, les hommes commencent à subir de telles pressions médiatiques aussi. C'est la même chose pour eux, il ne suffit que de sourire et leur beauté éclatera, peu importe le modèle qu'on nous projette présentement.

Marilou Pelletier

GN ? Késako ?

En général, à l'école secondaire, les lettres GN représentent pour tous le fameux groupe du nom, dans les cours de grammaire française (qui est d'ailleurs, soit dit en passant, très souvent mal maîtrisée par beaucoup). Mais pour certaines personnes un peu partout au Québec, ces lettres ont une tout autre signification : Grandeur Nature. « Et qu'est-ce que ça mange en hiver ? », me direz-vous. Eh bien voici.

Pour commencer, parlons de l'acronyme anglais, qui résume bien mieux la nature de ce loisir bien particulier : LARP, pour Live Action Role Playing (c'est-à-dire, Jeu de Rôle en temps réel, ou Jeu de Rôle Grandeur Nature). Les adeptes parleront de leur passion (car c'en est bien une) en ne disant que GN, et s'appelant eux-mêmes les GNistes ou les GNeux.

Ce genre d'activité tire son origine des soirées-meurtres, qu'organisait, au 17^e siècle, la Marquise de Sévigné. Il ne s'agissait ici que de découvrir la réponse à l'énigme que posait l'hôtesse en début de soirée. D'autres types de jeux de ce genre firent leur apparition à partir de ce moment, sans toutefois insister sur la personnalité d'un personnage; on parle ici, entre autres, du jeu Assassin.

Les romans de J.R.R. Tolkien, la trilogie du « Seigneur des Anneaux » sortis entre 1954 et 1955 et mieux connus sous sa version cinématographique, ont été une étape importante dans l'évolution vers les jeux de rôles comme nous les connaissons aujourd'hui. Créant de toutes pièces un monde médiéval fantastique et les races la peuplant (elfes, orques, gobelins, trolls, nains, entre autres), Tolkien fut et demeure encore une source d'inspiration immense pour le monde médiéval fantastique.

1974 marque un tournant important dans le monde du jeu de rôle. C'est durant cette année que l'Américain Gary Gygax, mort l'an dernier, créa, en se basant sur des jeux de table, le jeu Donjon et Dragons ("Dungeons and Dragons" en anglais, abréviation D&D). Ce premier jeu de rôle véritable permettait à un groupe de joueurs d'incarner, à partir de règles précises, des personnages uniques en leur genre, dans un monde virtuel médiéval fantastique contrôlé par un Maître de Jeu, le tout se passant autour d'une table avec des dés avec divers nombres de faces (4, 6, 8, 10, 12 et 20 respectivement). Les joueurs créent un personnage (guerrier, voleur, magicien, prêtre, musicien, les possibilités sont infinies) et le font ensuite interagir avec le monde dans lequel il vit, tantôt discutant avec le maire d'une bourgade assiégée par un démon, tantôt combattant les légions de zombies venant du royaume des morts. L'explication, donnée comme ça, peut sembler un peu, voire très étrange. Mais les joueurs confirmés vous le diront : une fois à table, on n'a plus envie de la quitter.

M'enfin bon, continuons. Il se passa quelques années avant que quelques Anglais décident, en 1983, de vivre en réel leur aventure sur table. Ils s'habillèrent d'armures, de toges ou d'habits de cuir; certains endossèrent des habits de monstres; ils s'équipèrent d'armes en mousse, et tous ces joyeux lurons vécurent leurs premières aventures dans les souterrains des châteaux britanniques. Le phénomène se répandit en France, puis partout en Europe et en Amérique.

Mais finalement, c'est quoi un GN ? Tout d'abord, il en existe plusieurs genres. Même si le phénomène Grandeur Nature descend directement du jeu D&D, on peut retrouver, de nos jours, des GNs de types futuristes, historiques,

modernes, steam-punk, post-apocalyptique, vampires contre loups-garous et bien d'autres, même si le traditionnel médiéval fantastique demeure le plus populaire (peut-être en raison des films du Seigneur des Anneaux, qui sait).

Un GN se déroule ou bien durant une fin de semaine entière (du vendredi soir au dimanche, quelque part dans la journée), ou bien durant une soirée en semaine; le plus souvent, le vendredi. Le prix varie en fonction de l'endroit, du terrain, des commodités, entre autres, mais demeure relativement abordable, mis à part certains immenses GNs. Les groupes d'âge sont aussi variables; si certaines activités demandent d'être majeures ou d'avoir 16 ans avant de pouvoir participer, la plupart sont accessibles à partir de 12 ans, avec autorisation parentale bien sûr. Il n'existe aucun âge limite; les seules limitations étant la santé et la motivation (parce que oui, on court parfois, voire souvent).

LE MÉDIÉVAL-FANTASTIQUE

Parlons un peu de ce genre, particulièrement populaire.

Qui dit monstres et aventures dit bien sûr combat. Mais personne n'est réellement blessé. Comment est-ce possible ? Les participants utilisent des armes en mousse; on se doit d'en mentionner les trois types. Le premier est l'arme la moins onéreuse et la plus simple à fabriquer : l'arme dite de PVC-Tape, ou simplement Buffer, faite à partir de PVC, d'isolant à tuyau et de ruban adhésif gris, plus souvent nommé Duck Tape. Le deuxième modèle se trouve être les armes en latex, dans lesquelles on se sert (le plus souvent) de fibre de verre comme armature, auquel on ajoute de la mousse qu'on découpe à la forme

voulue et qu'on recouvre de latex mélangé à de la peinture. Et enfin, le dernier modèle, les armes en mousse moulée.

Au Québec, on trouve quelques « grands » fabricants d'armes, c'est-à-dire des fabricants un peu plus connus, ainsi que plusieurs particuliers qui en fabriquent par temps libre. C'est également le cas pour les costumes, où les styles peuvent varier énormément, et pour les armures. Sur ce dernier point, mentionnons que la variété est présente parmi les façons de se protéger, allant de la simple armure de cuir à l'armure de plaques complètes (les chevaliers des films) en passant par la cotte de mailles et la brigandine.

« Mais qu'est-ce qui s'y passe, dans ces activités ? C'est des trucs sataniques ou quoi ? ». Préjugé trop souvent entendu, plus souvent qu'autrement par les adultes méconnaissant la réelle nature de l'activité. Tout d'abord, le joueur doit créer son personnage ; il choisit son nom, sa race (elfe, orque, humain, nain, etc.), son occupation (magicien, scribe, assassin, etc.) et ses compétences (martiales ou autre) parmi une liste propre à chaque GN. Ensuite, en se rendant sur place, il incarne ce même personnage, ayant sa propre histoire, sa propre personnalité et ses propres capacités, en interagissant avec tous les autres participants. Cela ressemble à une immense pièce de théâtre où personne ne sait à l'avance ce qui va se passer. Certains joueurs se retrouveront mêlés à l'histoire même du monde : ils tenteront d'arrêter la fin des temps ou de la provoquer volontairement (un exemple parmi tant d'autres), étant aidés ou ralentis par ce qu'on appelle des PNJ (personnages non-joueurs), interprétés par des animateurs ayant des rôles précis, dans le but d'amuser les joueurs. D'autres

s'occuperont de leurs propres affaires, divertissant un public par le chant, vidant les poches des gens de leur argent (argent du monde dans lequel évoluent les personnages, pas de l'argent réel) ou bien d'autres. En fait, les possibilités sont infinies.

Il y a, comme mentionné plus haut, une partie plus physique, les combats. Chaque GN possède son système de points de vie, qui indiquent combien de coups un personnage peut encaisser avant de mourir. Ce même système indiquera aussi les dégâts que fera un personnage, ses talents particuliers (se battre à deux armes, utiliser un bouclier, etc.) et bien d'autres choses.

PLUS QU'UN LOISIR, UNE PASSION

Le phénomène Grandeur Nature est beaucoup plus répandu qu'on peut le penser à prime abord. Je suis prêt à parier que dans votre entourage, au moins une personne a déjà participé à un GN, cela sans le dire, afin de ne pas paraître anormale ou déconnectée de la réalité.

Mais dans ce milieu comme dans bien d'autres, l'activité devient bien plus qu'une simple distraction; cela devient une réelle passion. Certains investiront de grandes sommes d'argent afin de bâtir des bâtiments réels leur servant pour les activités; d'autres développeront tellement le passé de leur personnage qu'on pourrait en faire un livre; d'autres tenteront d'améliorer leurs techniques de couture ou de fabrication d'armes afin de vendre leur passion; d'autres s'entraîneront plusieurs heures par semaine avec leurs armes, afin de devenir de véritables maîtres du combat.

Mais qu'est-ce que ça apporte de si intense ?

Beaucoup plus qu'on ne peut l'imaginer. Les GNs vous sortent de votre quotidien pour vous projeter dans un autre univers, où vous pouvez être quelqu'un de totalement différent; ainsi, le pacifiste pourra devenir un barbare sanguinaire, le professeur deviendra un magicien de grand talent, mais arrogant, et l'étudiant en médecine sera tour à tour un amuseur public, puis un voleur. On ne le dira jamais assez, les possibilités sont IN-FI-NIES.

Les GNs créent aussi des amitiés. On rencontre des gens d'autres milieux, d'autres villes, d'autres cultures, et à force de les côtoyer, on tisse de véritables liens affectifs, profonds, qui pourront durer une vie entière. Parfois, certaines personnes se rencontrant durant un GN finiront leur existence mariée l'un à l'autre, mariage qui sera souvent dans le style médiéval, bien entendu.

Enfin, les GNs permettent de laisser sortir son fou, et de revenir plus calme (et mort de fatigue) d'une activité, recommençant ainsi la semaine de travail ou d'études joyeusement, les idées changées pour un temps.

Il serait possible de discuter des GNs durant des heures sans jamais tarir le sujet, mais la seule et unique façon de véritablement comprendre la nature d'un GN, c'est d'y participer activement, seul ou avec des amis.

Gentes demoiselles et nobles compagnons, je vous souhaite bonne route, jusqu'à ce que nos épées se recroisent, Sovran Delvadas Ashim Saliari, barde des Chansonniers Chaotiques

Pierre-Alexandre Labranche

En chute libre depuis un sacré bout de temps, l'acteur Bruce Willis tente par tous les moyens de redorer son blason. Que ce soit avec la comédie «The Whole Ten Yards» (2004) ou avec le thriller «Hostage» (2005) rien n'y fait, l'échec est inévitable. À vrai dire, le seul véritable bon rôle de Bruce Willis ces dernières années s'avère être celui de l'implacable inspecteur Hartigan dans Sin City (2006). Aujourd'hui, c'est avec la science-fiction que l'ami Willis tente de renouer avec le succès : Surrogates raconte l'histoire d'un homme perdu dans un monde où la réalité n'existe plus puisque l'humanité a volontairement cédé sa place à des «clones». Un concept intéressant, mais est-ce assez pour permettre à Bruce Willis de redevenir un acteur à succès?

Le slogan de l'entreprise VSI est on ne peut plus clair : Vivez, mais mieux. Ce que cette entreprise vend, ce n'est pas simplement des clones : c'est une alternative à la réalité. Vous êtes pourri en relation sociales? Donnez-vous une seconde chance avec votre clone. Vous n'appréciez pas votre physique? Créez un clone à l'image que vous souhaitez. Vous êtes handicapé? Redécouvrez le plaisir de marcher.

À vrai dire, les clones de VSI ne sont pas des clones à proprement parler; ce sont des robots contrôlables par la seule pensée. Installez-vous et synchronisez-vous avec un clone et offrez-vous une deuxième vie, plus excitante cette fois.

LIFE... ONLY BETTER

En 2009, ce thème de l'humanité aspiré dans une réalité virtuelle et celui du physique modifiable à souhait prennent de plus en plus d'ampleur. Il n'y a qu'à regarder le phénomène des jeux en lignes ou encore celui de la chirurgie plastique pour s'en convaincre. On parle même d'une prochaine Xbox où tous les mouvements du joueur seront assimilables à un ceux d'un personnage. Wow.

Seulement, voilà : en tant que film de science-fiction, et surtout avec un thème pareil, Surrogates se doit d'offrir une réflexion sur l'avenir de l'humanité. Mais ce n'est pas le cas : le film est simple, efficace et sans aucune complexité. On voit cette humanité qui se domine elle-même, mais on n'y croit pas, car on ne dépasse jamais le cadre du simple divertissement.

Bien évidemment, tous les clichés du genre sont présents. Il y a «le-gros méchant-que-l'on-n'aurait-jamais-soupçonné», le «gentil-très-fort-mais-en-réalité-très-vulnérable», les rebondissements imprévisibles de dernière minute, tout y est, mais sans nécessairement nuire. Simple, facile et efficace, qu'on vous disait.

À mi-chemin entre l'action d'un I Robot et le monde alternatif d'un Minority Report, Surrogates ne se casse jamais la tête et offre le meilleur des deux bords. On se ramasse donc avec une œuvre simple et divertissante, mais qui peine à offrir la réflexion nécessaire à toute œuvre d'anticipation. Si Bruce Willis veut effectivement renouer avec le succès, ce ne sera pas avec Surrogates. Dommage pour lui, le concept était bon.

Note : 6/10

(Note : les mauvaises langues diront que le film ressemble étrangement à I Robot, avec Will Smith. Ce n'est pas faux, et les producteurs s'en sont sûrement rendu compte. Alors, pourquoi dans ce cas embaucher James Cromwell dans le rôle du vieux créateur des clones? Il tenait exactement le même rôle dans I Robots. Même personnage, même style, mêmes motivations. Il y a des fois où on se demande qui réfléchit, dans la production...)

Christophe Achdjian

Regard sur les « sciences vacances »

Parmi les disciplines enseignées au cégep, il y en a toute une catégorie qui est jugée et critiquée comme étant moins reconnue, moins convenable. En effet, avez-vous souvent entendu un parent dire avec fierté : « Mon enfant est en sciences humaines et il adore » ? Non. Les sciences humaines sont souvent regardées avec dédain; on les nomme sciences molles, sciences vacances ou encore fausses sciences. On les oppose souvent aux sciences dites naturelles ou exactes, pour indiquer leur soi-disant manque de neutralité et de rigueur scientifique.

Pourtant, pour qui fait avec sérieux des sciences humaines, on remarque immédiatement leur intérêt, leur difficulté et leur sérieux. On remarque ici une opposition de pensée, qui s'accroît tant qu'on ne reconnaît pas la valeur des études en sciences humaines et sociales. Avec un petit effort, on peut tenter de les définir et de comprendre ce qui pousse les gens à les mépriser.

Commençons par définir ce que sont les sciences humaines et sociales. Rapidement, on peut dire que ce sont des sciences dont l'objet d'étude est l'être humain et la société dans toute sa complexité.

Alors que les sciences naturelles sont étudiées depuis des millénaires (avec plus ou moins de rigueur, dépendamment des époques), les sciences humaines telles qu'on les connaît aujourd'hui ne sont apparues que très récemment. En effet, si on recule de quelques siècles, on ne retrouve que la philosophie, qui elle-même regroupait toutes les autres disciplines. Qui étudiait la philosophie étudiait les sciences humaines. Tout était ensemble.

Ce n'est que vers le 18^e siècle que les disciplines des sciences humaines se sont différenciées et sont devenues presque indépendantes. On a ainsi vu apparaître la science politique, puis la science économique, la sociologie puis la psychologie. On retrouve aussi l'histoire, l'anthropologie, l'ethnologie, la géographie, la démographie, l'étude des religions et celle du droit. D'autres disciplines devraient être catégorisées comme étant de sciences humaines, mais ne sont pas reconnues comme telles au cégep. C'est le cas de la linguistique, de la communication, de l'histoire et l'analyse de l'art, qui ont été relégués au programme d'Arts et lettres, ainsi que des sciences administratives qui sont désormais dans une classe à part. Mais tous font partie de la grande famille des sciences humaines, où l'on étudie l'humain, ses œuvres, ses pensées, son évolution.

Le premier problème des sciences humaines (et c'est aussi la première raison de son mépris) c'est la difficulté dans le choix de la méthode pour obtenir l'objectivité. C'est ici qu'on critique le plus le côté scientifique des « sciences » humaines. Elles sont en effet difficilement prouvables; il est ardu d'isoler la cause de l'effet lorsqu'on étudie quelque chose d'aussi complexe que l'humain. Il serait vrai de dire que les sciences humaines ne sont pas « exactes », comme se prétendent des sciences naturelles, mais elles ne sont pas subjectives pour autant. On tente d'isoler l'humain derrière le scientifique et de ne garder que les observations et les conclusions du scientifique, mais il est souvent très difficile d'y arriver. Alors, parce qu'une science est difficile à étudier, on devrait la mépriser ? Ce n'est définitivement pas concevable. Les sciences humaines ne devraient pas être évaluées avec les mêmes critères que les sciences naturelles ; elles n'ont pas le même sujet d'étude, pas la même méthodologie et ne donnent pas les mêmes résultats. C'est normal, ce sont deux domaines bien distincts, qui n'ont pas grand-chose à voir l'un avec l'autre. Les sciences humaines ont donc leur méthodologie et leur objectivité propre, qui sont difficiles à comprendre si on ne les a jamais étudiées.

Maintenant qu'on a cerné le problème des sciences humaines en général, penchons-nous sur le problème spécifique au cégep, c'est-à-dire le mépris que la majorité des gens ont envers les études en sciences humaines. On prend souvent pour acquis que les sciences humaines sont plus faciles que les sciences naturelles. La facilité supposée des sciences humaines n'est bien que supposée. Lorsqu'un étudiant en sciences naturelles fait des devoirs, il applique ce qu'il a appris pour bien le comprendre et le réutiliser plus tard. Un étudiant en sciences humaines utilisera ce qu'il a appris pour faire un travail d'analyse parfois avec un sujet bien différent de la théorie étudiée. Alors qu'une démonstration suffit souvent en sciences naturelles, l'étudiant en sciences humaines devra toujours faire des recherches pour réussir à mieux comprendre un phénomène. Et ce processus de recherche est souvent long et laborieux.

Il faut noter cependant, comme il a été dit plus haut, que les deux domaines sont très différents et que les comparaisons sont difficiles, voire impossibles. Le degré de facilité avec lequel la matière est vue dépend bien souvent de l'intérêt de la personne dans l'étude de cette matière, qu'elle appartienne aux sciences naturelles ou humaines.

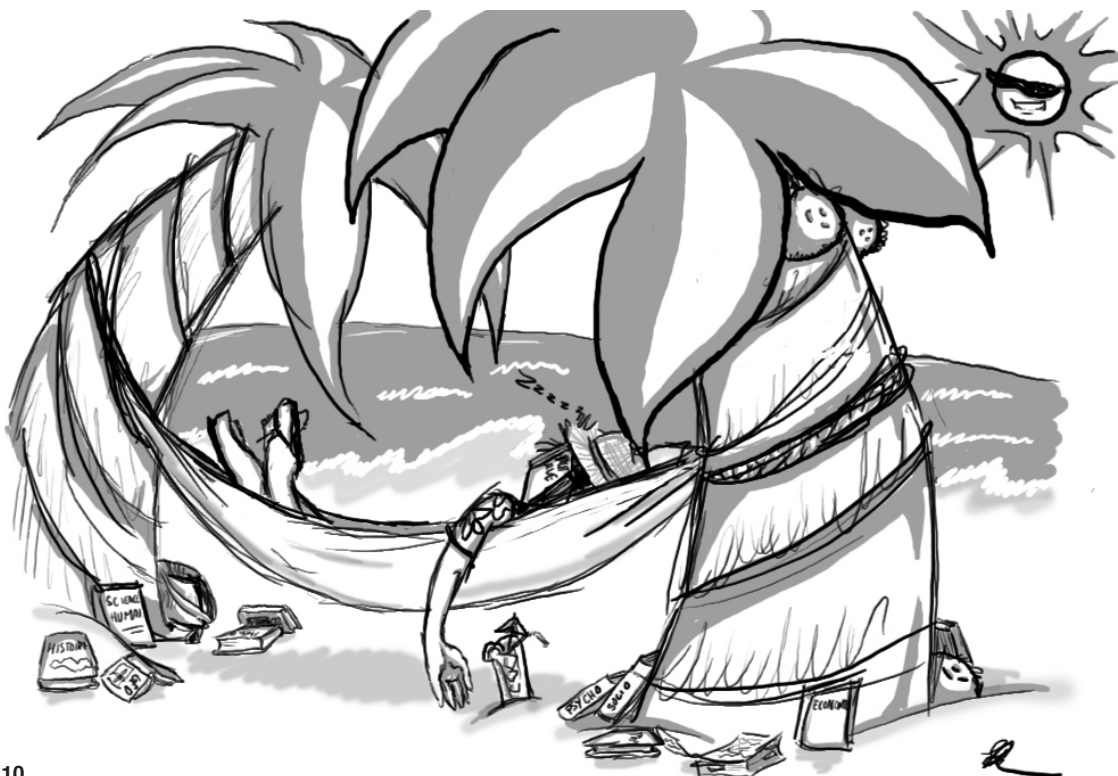
Il reste cependant que cette facilité supposée pousse à catégoriser les sciences humaines comme ayant moins de valeur. On établit une sorte d'échelle de valeurs pour les disciplines du cégep et les sciences humaines se retrouvent tout en bas, juste avant la philosophie (qui, soit dit en passant, est une science humaine). Cet échelonnage des disciplines porte à penser que les sciences humaines ne valent pas grand-chose. Pourtant, elles sont un préalable important pour ceux qui veulent étudier dans ce domaine à l'université. Un étudiant qui a fait des sciences naturelles est autant désarmé s'il s'inscrit en relations internationales qu'un étudiant qui a étudié les sciences humaines le serait s'il s'inscrivait en biologie. La seule différence est que l'un de ces deux cheminement est permis, renforçant encore une fois l'écart de valeur entre les deux. Pourtant, un DEC est un DEC, qu'il soit en sciences humaines ou naturelles. L'étudiant a appris beaucoup, autant, en sortant de l'un comme de l'autre. Il n'a simplement pas appris les mêmes choses.

Les préjugés proviennent aussi du fait qu'un étudiant qui ne sait pas quoi faire, un qui n'a pas besoin de « d'étudier beaucoup », qui n'a pas besoin de « plus que ses sciences humaines », qui est poussé par ses parents à aller au cégep ira étudier dans ce domaine d'étude, sans pourtant l'apprécier. Il créera lui-même du mépris pour la matière alors qu'il l'étudie, il aura des chances plus élevées d'échouer, d'abandonner ou encore de ne pas donner d'effort. C'est parce que les sciences humaines sont déjà catégorisées et parce que ce genre d'étudiant se retrouve presque inmanquablement dans ce domaine d'étude que le préjugé se renforce de lui-même. Techniquement, on ne devrait pas avoir de préjugés envers la matière, mais bien envers le type d'étudiant. Mais on associe maintenant trop souvent « étudiant non motivé » et « sciences humaines », qui ne sont évidemment pas des synonymes.

Jusqu'ici, il a été expliqué pourquoi il serait faux de mépriser les sciences humaines. Cependant, et il faut avouer qu'il s'agit là du plus gros problème des sciences humaines, elles font ce qu'on pourrait qualifier de « pelletage de nuages ». En effet, la matière étudiée reste souvent vague, sujette à interprétation et surtout inapplicable. On a alors seulement l'impression de travailler avec des concepts sans que cela ne donne de résultats ou de réponses. Ce qu'on ne réalise pas, c'est que cet état de pelletage de nuage n'est pas spécifique aux sciences humaines, mais il s'applique à toute science qui n'est pas appliquée. On retrouve ainsi beaucoup de concepts vagues en mathématique et en physique tout comme en sciences humaines ou encore en arts et lettres (qui sont, je crois, les champions dans ce domaine). Pour avoir du concret, il faut opter pour des études professionnelles, qu'elles soient du niveau secondaire (DEP), collégial (techniques) ou universitaire (certains bacs et les maîtrises). Il est donc vrai de dire que les sciences humaines ne sont pour la plupart pas applicables, mais ce n'est pas leur but. Elles sont plutôt théoriques que pratiques, c'est ça leur nature.

On peut conclure en disant que le domaine des sciences humaines devrait être jugé sérieusement avant d'être adopté comme domaine d'étude par un étudiant. Elles ne sont pas plus faciles, pas plus pratiques et elles sont très différentes des sciences dites naturelles. Il faut dire cependant qu'elles ont une grande valeur pour qui sait l'apprécier, elles permettent de mieux se définir comme citoyen, de mieux comprendre le monde, les gens qui nous entourent et leur comportement, de mieux comprendre les enjeux sociaux et l'évolution de l'être humain. Bref, elles sont très importantes et passionnantes à étudier. Mais bien évidemment, on n'est pas à la veille de briser les lourds préjugés qui pèsent sur les sciences humaines.

Marilou Pelletier



Baratte. Boules. Brouette. Bûcheron.

Calèche. Camp. Carriole. Chalumeau.
Charbon. Chariot. Cheval. Cloche.
Crinoline. Cruche.

Dragueur.

École.

Faucille. Faux. Fer. Folklore.
Forgeron. Fourneau.

Harmonica.

Maréchal. Marelle. Meule.

Orgue.

Piège. Poêle. Portique.

Rouet. Route.

Tombereau. Train. Traîneau.
Tramway.

Voiture.

Mot caché de 8 lettres

C	R	I	N	O	L	I	N	E	R	U	T	I	O	V
A	H	F	E	T	R	A	I	N	E	A	U	Y	E	C
L	A	A	L	S	E	L	O	I	R	R	A	C	C	L
E	R	U	L	B	O	U	L	E	S	W	X	R	O	O
C	M	C	E	U	N	O	F	U	M	U	U	E	L	C
H	O	I	R	C	M	O	D	A	A	C	E	R	E	H
E	N	L	A	H	C	E	R	F	H	N	T	O	U	E
L	I	L	M	E	H	T	A	E	E	O	T	L	A	U
A	C	E	V	R	E	T	G	U	G	B	E	K	E	A
H	A	E	N	O	V	A	U	G	E	R	U	L	R	E
C	A	M	P	N	A	R	E	R	I	A	O	O	E	N
E	L	E	O	P	L	A	U	O	P	H	R	F	B	R
R	E	L	U	E	M	B	R	U	I	C	B	R	M	U
A	T	O	I	R	A	H	C	T	R	A	I	N	O	O
M	P	O	R	T	I	Q	U	E	R	O	U	E	T	F

Les années d'autrefois

Perfection

C'est que la perfection n'est jamais atteignable, car à vouloir trop se concentrer sur quelques points précis, le reste semble du coup disparaître pour réapparaître un peu plus tard, aussi déchu, ou sinon davantage, que la fois précédente. C'est donc un cercle vicieux, une roue vicieuse, qui ne cesse de tourner puisque nous ne cessons jamais, au grand jamais, de tenter de nous parfaire de tous les côtés. Pourtant, nous savons tous que notre vue n'est pas panoramique, ni pourvue d'une option haute définition. Nous sommes tous humains et ce, malgré nous. Nous sommes tous humains, dans la grâce de notre conscience, dans la grandeur de notre dévouement, mais aussi dans ces lacunes irrécupérables que nous croyons ou plutôt, espérons de toute notre âme, transformer en quelque chose de tellement plus grand...que nous. Nous ne sommes que des humains et le seul pouvoir qui nous est donné est de changer les choses avec tout notre cœur et toutes nos tripes. Nous ne sommes que des humains qui ne désirent que de s'approcher le mieux possible d'un absolu quelconque. Nous ne sommes que des humains, de pauvres créatures créatrices de merveilles inimaginables, dépassant même la notion de n'importe quelles perfections. Nous ne sommes que des humains essayant, corps et âme, d'inventer une perfection, notre perfection. Nous ne sommes que nous, dans cette gigantesque entité. Nous ne sommes que nous, avec nos trous, nos vides, nos brèches, nos silences, nos pleurs. Nous ne sommes que nous et, pourtant, nous sommes tout. Nous sommes tout.

C'est que la perfection n'est jamais atteignable. Toutefois, ce concept irréel baignant constamment dans notre réalité ne fait que nous attirer et ce, jusqu'à nous rendre, me rendre, avides de celle-ci. La perfection, tel un gourou qui guide mes pas, me force à me surpasser devant tout obstacle qui obstrue ma voie, devant chaque coup qui fait toujours un peu plus mal, certes, mais qui me rend toujours un peu plus forte aussi et devant chaque silence qui résonne parfois bien plus qu'autre chose. La perfection, ma perfection, mon vice que j'essaye tout de même de compléter, d'enjoindre, les yeux grands ouverts sur le monde, sur mon monde qui se tient encore debout, la tête bien haute et ce, malgré les coups.

C'est que la perfection n'est jamais atteignable... et je le sais. Je ne le sais que trop bien, mais je ne serai jamais assez grande et jamais assez forte. Alors, je recherche à tendre vers mon utopie intérieure, même si je ne saurai jamais lui toucher... ne serait-ce que de la frôler du bout de mes doigts frêles, ne serait-ce que de l'entrevoir dans une éclaircie d'un soupir de bonheur...

Maxine Perron

Ma ville hurle

Par conséquent, suite aux élections du premier novembre, Jean Charest a immédiatement annoncé que le chequier de Montréal serait sous haute surveillance. Le provincial qui surveille le municipal. Peut-on s'en réjouir?

Difficile à dire. Les libéraux de Jean Charest ne sont pas exactement plus fiables!

Il faut une commission d'enquête à l'éthique de la province et les libéraux la refusent. Eux qui déclenchent une commission pour un oui pour un non, ils refusent de se pencher sur le dossier de l'éthique. Franchement! Auraient-ils quelque chose à cacher?

Ils nous disent que le sujet est trop large pour être adéquatement traité. C'est ça, leur excuse. Mais n'y a-t-il pas des experts au Québec dont c'est justement le travail de gérer ce genre de choses? Bah oui, le sujet est large! Bah oui, le sujet est difficile à gérer! C'est à ÇA que ça sert, un expert, à réaliser des travaux plus difficiles que la moyenne!

Il y a aussi le cas de la philosophe politique Sylvie Roy, qui a déclaré que trois ministres libéraux auraient des liens avec Tony Accurso. Chose que les libéraux ont reniée... en hurlant au mensonge et en envoyant une mise en demeure à notre bien-aimée Sylvie Roy. Voyons donc!

Si les libéraux avaient bêtement calmé le jeu, il n'y aurait eu aucune suite à l'histoire. Mais à force de hurler et de pleurnicher comme des enfants pris sur le fait, ils n'ont strictement aucune crédibilité. On pourrait même très sérieusement penser que les accusations de Sylvie Roy sont fondées puisque les libéraux lui fournissent les armes!

Ça ne va pas mal seulement à Montréal! On dirait que c'est le Québec entier qui hurle. On devrait inviter Frank Miller au Québec, question de lui présenter nos politiciens. Ça va sûrement lui inspirer une bonne suite au «Spirit»

Au point où on est rendus...

Christophe Achdjian

Gérald Tremblay n'est absolument pas un homme à qui l'on peut faire confiance. Cet homme est corrompu. Dieu sait la quantité d'irrégularités éthiques qui se sont déroulées pendant ses deux premiers mandats. Dieu sait à quel point ses «amis» ont profité de sa position de maire.

Et c'est ce même homme qui a été reconduit à la tête de Montréal. Cet homme qui a toujours nié être au courant des problèmes éthiques de son parti. Cet homme qui a toujours affirmé que Montréal est une ville superbe qui n'a strictement rien à se reprocher.

Peut-être que Tremblay, effectivement, ne savait rien de ce qui se déroulait au sein de son parti. Mais dans ce cas, un homme aussi naïf peut-il vraiment diriger une métropole? Et pourquoi avoir nié tout ce temps les problèmes de Montréal? Bref, si cet homme n'est pas corrompu, on peut tout de même se poser de très sérieuses questions à ce sujet. Et tout ce déni de la réalité est peut-être aussi un moyen de camoufler qu'il est corrompu à l'os?

Mais bon, d'une manière ou d'une autre, on ne peut strictement pas lui faire confiance.

N'allez pas vous imaginer que les Montréalais le voulaient comme maire. Oh non! 25% ont voté pour Richard Bergeron, 33% pour Louise Harel. Donc un grand total de 58% des Montréalais qui ont souhaité mettre Tremblay dehors. Ils n'ont pas eu gain de cause, il n'y a pas de deuxième tour au Québec.

Mais à quel Saint les Montréalais pouvaient-ils se vouer? Louise Harel n'était pas exactement plus crédible, son charmant Benoît Labonté en est un bel exemple. Quant à Bergeron, on ne peut pas dire qu'il inspirait une très grande confiance, même s'il était nettement plus propre que ses adversaires.

Pris au pièges, les Montréalais!

Rien de tel que de commencer un article avec une référence cinématographique. Quand c'est approprié à la situation, ça devient très amusant à écrire. Dans ce cas-ci, la référence est directement prise du film «The Spirit», de Frank Miller.

La plupart du temps, trouver un article à l'article devient assez difficile. Il faut qu'il soit accrocheur, qu'il ait un rapport avec le sujet, et surtout qu'il résume bien la situation sans en révéler quoi que ce soit. Lorsque c'est une référence, comme c'est le cas présentement, c'est encore mieux.

«Ma ville hurle.» Que vous évoque ce titre? Le mal? La souffrance? La corruption? Peu importe votre choix, vous n'avez pas tort. C'est large, comme titre!

Et de quoi va traiter cet article? La véritable question est là. C'est du retour de Gérald Tremblay à la tête de la métropole du Québec.

Quand j'interroge mon grand-père sur sa foi, il me répond qu'elle constitue sa meilleure police d'assurance. Aucune réclamation, ni cotisation, seulement une heure de messe le dimanche. « Pas cher payé pour l'éternité » me dit-il avec un petit clin d'œil complice. À l'écouter parler, on croirait qu'il est convaincu qu'aller à la messe revient à se payer une vacance « ad vitam aeternam » vers un genre de Cancún de l'au-delà. Selon lui, son forfait tout inclus au Paradis est déjà réservé. Son billet l'attend sur le quai d'embarquement; un vol direct vers Dieu sans escale au purgatoire. Quant à la possibilité de se retrouver en enfer, son silence est révélateur. Si le paradis semble le reconforter, l'enfer le trouble, le dérange et brille par son absence dans ses calculs. Un constat que l'on peut généraliser à l'ensemble de la société. Aujourd'hui, où est donc cet enfer? Qu'en avons-nous fait? De nos jours, même l'église semble occulter ce sujet. Avec le déclin de la foi et la libéralisation des mœurs, il semble que l'enfer se soit délocalisé du centre de la terre vers la surface, et cela, sous l'influence de nouveaux dieux. C'est à ce moment que l'enfer quotidien est né, celui des existentialistes, celui des poètes, celui des travailleurs, des marginaux et du tiers monde. Cependant, pour bien comprendre ce phénomène, il est important de retourner à son origine et de bien comprendre les schémas fondamentaux qui ont créé notre enfer à nous.

L'enfer, une histoire en mouvement

Le développement de l'idée infernale.

Depuis des millénaires, l'homme a construit laborieusement l'édifice infernal. De tout temps, cette tradition a été le miroir intemporel de l'angoisse de la condition humaine. Le reflet des sociétés qui ont participé à son édification. Dans ces murs, l'humanité y a enfermé ses peurs, ses paradoxes, son impuissance. Elle est le témoin immuable de l'échec de chaque société à régler ses problèmes sociaux.

Son histoire commence il y a 50 000 ans, avec le début de la conscience. À cette époque, certaines peuplades commencèrent à pratiquer l'inhumation de leurs morts. Ce phénomène serait le signe de l'apparition d'une certaine spiritualité et d'une probable croyance en un au-delà, et à un enfer au sens très large du mot. Chez ces tribus, la vie des individus était intimement liée à celle de la petite communauté. Dans un monde hostile où les hommes vivaient dans une perpétuelle situation de pénurie, la solidarité des communautés était fondamentale à la survie. De ces conditions précaires naquit l'embryon de la tradition infernale. Dans l'au-delà imaginé par ces peuples, le groupe poursuivait ses activités habituelles. Cependant, en accord avec la dynamique de leur société, ils exclurent en enfer les éléments considérés comme inutiles au groupe, les condamnant à déambuler seuls pour l'éternité (grosso modo). Cette conception établit la première constante de l'univers infernal; soit sa tendance à être à l'image des sociétés qui l'ont conçu et de pourfendre ses marginaux même au-delà de la mort.

La prochaine tendance qui marquera la logique infernale est apparue avec le développement de sociétés plus complexes. C'est avec les grandes civilisations du croissant fertile que se développa l'idée d'un lieu de souffrances punitif lié à nos actions terrestres. Dans ces sociétés, la notion de damnation est apparue avec celle de l'État et de sa justice. Leur société donna naissance aux premiers codes moraux élaborés et à une organisation politique en communion avec le monde spirituel. Pour ces ci-

vilisations extrêmement hiérarchisées, l'au-delà se présentait comme étant un lieu du jugement de nos actes. Par exemple, la civilisation égyptienne accorda à la mort une place centrale dans leur mode de vie. Selon de nombreux spécialistes, la préparation à la mort était, pour chez ce peuple, le moteur de leur existence. Pour eux, leur vie devait servir à acquérir un certain statut matériel qui leur « survivrait » ensuite dans l'au-delà. Ainsi, pour plusieurs traditions des peuples de la région, les âmes étaient généralement jugées d'après leurs niveaux de pureté; les mauvais d'un côté et les bons de l'autre. Pour les mauvais, des peines leur étaient infligées en fonction de leurs crimes. Ces punitions correspondaient étrangement avec la logique judiciaire en vigueur à l'époque. En effet, c'est l'expression du lien qui unissait la justice humaine et la justice divine. Un élément fondamental, car il émanait du d'une société où l'ordre social était garant de l'ordre cosmique. Ainsi, la justice des dieux était liée à celle des rois. Ne pas respecter l'un c'était brimer l'autre. Par le fait même, l'enfer prit les apparences de ces sociétés. En fidèle miroir de la réalité de ces peuples, leur conception s'accordera aux règles des pouvoirs en place. Un phénomène qu'ils léguèrent aux conceptions successives de l'enfer. Cet aspect répressif consacra l'enfer comme le lieu par excellence du châtimement des hommes.

Vinrent ensuite les Grecs et les Romains qui nous léguèrent le troisième élément fondateur de la pen-

sée infernale, soit sa binarité. Binarité, dans le sens de double, car après le développement de la pensée grecque et romaine, il coexista en tout temps, un discours philosophique et populaire sur l'enfer. En effet, dans ces deux civilisations, s'articulaient depuis des siècles de nombreuses spéculations au sujet de l'enfer. Seulement, deux courants principaux semblèrent s'imposer à l'ensemble de leurs sociétés. Celui dit platonicien, propre aux milieux intellectuels et celui virgilien, associé à une image plus populaire.

Dans ces deux visions, les philosophes et les poètes ont projeté dans l'au-delà un monde toujours à l'image de leurs sociétés et de leurs codes sociaux. Par exemple, dans l'Eneïde, le premier grand guide touristique de l'enfer, Virgile nous fait découvrir un monde étrangement fidèle aux traditions romaines (un thème repris dans la divine comédie de Dante bien des siècles plus tard). D'après Virgile, les âmes sont jugées par un tribunal, puis envoyées soit à l'Élysée pour les « purs » ou vers les Tartares pour les damnés. La distinction entre les deux groupes se fait en fonction de la tradition judiciaire romaine, signe que l'apport mésopotamien à l'idée de l'enfer s'est perpétué. Pour l'essentiel, cet enfer est très légaliste et poétique et nourrit l'imaginaire chrétien pendant des siècles.

D'autre part, la spéculation de Platon à ce sujet représente un système plus élaboré et fidèle à l'idéale logique de sa philosophie. Sa conception basée sur un raisonnement et sur une recherche rationnelle influencera énormément les milieux théologiques de la chrétienté. Cette binarité constitue un des grands legs laissés aux constructions successives

de l'enfer. Grâce au développement de la philosophie et de la poétique infernale, la voie était ouverte pour le développement chrétien. D'une part, philosophique de la théologique et de l'autre, poétique des moines au sujet de l'enfer.

Finalement, la conception qui apparut ensuite nous laissa un héritage important. L'enfer chrétien, l'archétype de l'enfer, qui établit pour la première fois de façon systématique la peur de la damnation comme outil de contrôle social. Cette religion développa un discours complexe autour de ce sujet, faisant reposer en grande partie sa catéchèse sur cette idée.

D'après l'Église, le discours infernal s'appuie d'abord sur le Nouveau Testament, vu les faibles bases que la tradition juive a laissées à ce sujet. Cependant, les exégètes s'accordent pour dire que les évangiles que nous connaissons sont le fruit des réflexions des premiers chrétiens qui, aux alentours des années 70 de notre ère, ont rédigé ces documents. En ce temps-là, le monde juif et chrétien était marqué par des explosions de violences à leur endroit, nous sommes à l'ère des purges de Marc-Aurel. Ainsi, cela a grandement stimulé l'apparition d'une littérature dite apocalyptique, où l'idée de jugement dernier était constamment présente. Se développa alors le caractère vengeur de l'enfer chrétien, sorte d'exutoire pour une petite communauté de persécutés. C'est ainsi que Saint Polycarpe en vint à affirmer du haut de son bûche que les flammes qui lui carbonisaient l'épiderme lui semblaient froides à l'idée qu'elles lui éviteraient les flammes éternelles de l'enfer. Ce genre d'affirmation confirme l'idée que cet enfer fut inventé par un petit groupe d'« élus » qui aspirait à une revanche durable sur le monde dans l'au-delà.

Cependant, de ses humbles débuts, la chrétienté devint en quelques siècles la religion d'État d'un empire immense. Puis, avec l'effondrement de ce dernier, elle devint le centre d'autorité pour l'ensemble de l'Europe occidentale. De ces origines modestes, l'église conserva l'aspect répressif de l'enfer et l'adapta à son nouveau pouvoir. Ainsi, s'articula un double discours au fil des siècles, celui des théologiens et celui des moines. Les deux se sont complétés pendant des siècles en instrumentalisant la peur de l'enfer comme moyen de contrôle social. Au Moyen-âge, ce discours connut son apogée avec le développement dans les abbayes d'une véritable obsession pour l'enfer. La pastorale de la peur, devint le fer de lance de l'Église. Durant cette période, elle terrorisa l'occident avec sa conception dramatique et absolue d'un enfer affectant les cinq sens et l'esprit. Grâce à cette catéchèse de la peur, son pouvoir avait atteint son apogée. De plus, pour compléter cette prédication de la terreur, l'Église renforça son autorité en imposant la notion de confessions, en créant le purgatoire et le système des indulgences. Des mesures, toutes issues de la spéculation des théologiens qui permirent à l'Église de s'établir comme l'intermédiaire entre Dieu et les hommes sur terre, transformant l'Église en genre d'agence de voyage monnayant différents forfaits vers le paradis. Ce rôle renforça énormément son pouvoir et c'est ainsi qu'avec la chrétienté, l'enfer prit son dernier grand trait : celui d'élément de contrôle social.

Cependant, avec le siècle des Lumières et avec le développement de la pensée libérale, le monde changea au point où le discours de l'Église n'eut plus aucun impact. L'Église, désormais séparée de l'état, dut confier son ancien pouvoir entre les mains de nouvelles autorités. Le monde capitaliste domina désormais la société occidentale, consacrant le triomphe du dieu argent.

Ainsi, ces bouleversements ont eu raison de l'archaïque enfer chrétien. Encore récemment dans les années 70, le discours dogmatique du catéchisme de Québec claironnait que l'enfer était « un lieu de supplice, où ceux qui sont morts en état de péché mortel sont privés de la vue de Dieu pour toujours, et souffrent des tourments épouvantables et éternels ». Cette conception est rapidement disparue des exposés officiels, même le cardinal Ratzinger (maintenant le Pape Benoît XVI) n'aura consacré que 4 pages à l'enfer dans son immense ouvrage sur l'au-delà.

Officiellement, la doctrine est restée la même, mais elle ne constitue plus l'élément central de la pastorale de l'église comme ce fut le cas pendant des siècles. En effet, il devient embarrassant pour l'Église de devoir traîner ce dogme devenu la contrepartie noire d'une religion se disant de l'amour universel et du pardon. En effet, comment mettre ce dernier aspect en valeurs, quand Dieu, dans son infini bonté et sa miséricorde condamnait l'essentiel de l'humanité à l'enfer.

De plus, comment appliquer la vieille pastorale de la peur dans un monde comme le nôtre? Notre mode de vie occidental a couvert de sang chaque facette de notre vie désormais obnubilée par le gain et l'accumulation de biens. Ces désirs qui nous poussent à tolérer le meurtre et l'exploitation de milliers d'hommes à travers le monde au nom de notre confort a eu raison de notre moralité. Dans ce contexte, l'Église est devenue un organisme réconfortant, ayant laissé ses activités de passeurs pour celle de psychothérapeute nous parlant de salut que pour nous conforter, nous rassurer et à ne jamais condamner ou exorciser (pour une fois que ce serait utile!) notre matérialisme et individualisme sauvage.

Est-ce que cela veut dire que l'enfer a disparu de nos sociétés?

En ce début de XXI siècle, l'humanité a traversé le siècle le plus explosif de son histoire. Ce siècle, qui plus que n'importe quel autre, a achevé de détruire le mythe de l'enfer, avec l'apparent triomphe de la science sur les superstitions, a cependant semblé le détruire de l'au-delà pour mieux le reconstruire sur terre. D'instinct, l'homme a réalisé en cent ans ce que des générations de moines hystériques ont imaginé pendant des siècles. Devant l'horreur des goulags, des génocides, de la bombe atomique, des deux guerres mondiales, le XX siècles domine le palmarès des époques les plus diaboliques. Ce nouvel enfer est à notre image et c'est en cela qu'il est horrible.

En peu de temps, nous en sommes arrivés à créer un enfer auto-infligé, fruit de la nécessité que l'homme ressent de fabriquer l'enfer pour y confiner ses peurs et ses angoisses. N'est-ce pas Milton qui écrivit : « à l'esprit son propre lieu et en lui peut faire des enfers les cieus, et des cieus un enfer » des mots qui aujourd'hui prennent un sens renouvelé. Pensons aussi à la flamme infernale qui consumait les existentialistes. Selon eux, l'enfer était loin de la géhenne éternelle du Christ, mais bien dans l'angoisse du soi, cet être à jamais séparé de nous, car d'abord défini par le regard des autres. Sartre écrivit dans l'huis clos : « pas besoin de grill, l'enfer c'est les autres ». Cette angoisse démoniaque des existentialistes est la suite logique de la réflexion engagée il y a des siècles par les Grecs, sur ce sujet. Ils sont les représentants modernes des théologiens chrétiens et poursuivent par leur réflexion l'évolution philosophique de l'enfer.

D'autre part, nos médias sont les successeurs des moines d'antan, propageant l'idée des enfers modernes avec véhémence. Ils nous ont bombardés d'images de violence, de guerre de dangers. Notre imaginaire collectif s'est enrichi de ces images de déshérités, de miséreux qui devrait nous faire réaliser l'absurdité de notre mode de vie. Cependant, cette face du monde est devenue un outil de propagande, une vision infernale qui au fond nous reconforte. En effet, devant nos écrans cathodiques, l'horreur nous semble suffisamment proche pour nous effrayer et est assez distante pour pouvoir nous rassurer. En voyant les autres souffrir, on rehausse notre bonheur et nous nous prélassons dans l'idée que nous ne vivons pas dans cet enfer. Ces enfers sont même à la base du confort de l'occident, nos démocraties ne vivent-telles pas du travail de millions d'hommes partout dans le monde qui, écrasés par le poids de nos économies, sont condamnés à nous servir? Quels sort peu le mieux se rapprocher de l'enfer que celui des habitants des bidonvilles du Caire? L'enfer est devenu un genre d'outil de contrôle social qui, en nous effrayant, nous empêche de réellement changer nos sociétés. Nos codes moraux ont imposé cette forme d'enfer en justifiant l'exploitation et le meurtre de milliers de personnes partout dans le monde, et ce, pour que l'on puisse vivre confortablement. Voilà ce que notre société a créé : un enfer sur terre.

Conclusion

Quand j'interroge mon grand-père sur sa foi, il me répond qu'elle constitue sa meilleure police d'assurance. Aucune réclamation, ni cotisation, seulement une heure de messe le dimanche, « Pas cher payé pour l'éternité » me dit-il. En effet, pas cher payé pour fuir l'enfer de notre monde. Cet enfer qui innove par sa violence silencieuse. Cet enfer où nos peines sont invisibles et où son influence détermine nos vies. Dans cette nouvelle incarnation, l'enfer conserve toujours ses grandes caractéristiques. Elle est le reflet de notre société, elle incarne la contrepartie logique d'un système qui crée l'horreur d'une punition injuste imposée à la majorité de la planète. De plus, cet enfer vit à travers la réflexion des penseurs modernes et est vulgarisé par les médias. Son importance pour le maintien de la cohésion sociale est vitale. Tous ces aspects correspondent aux étapes de conception de l'enfer que nous avons vu précédemment. Cela confirme mon hypothèse selon laquelle l'enfer existe bel et bien malgré son aspect plus matérialiste, un fait qui reflète avec fidélité le monde dans lequel nous vivons. Dans le fond, quand on y pense, mon grand-père à raison d'être angoissé par ce sujet...

Olivier Laliberté

Bibliographie

Monographie

MINOIS, George, Histoire de l'enfer, Paris, Presse universitaire de France, 1994
DROIT, Roger-Pol, L'occident expliquer à tout le monde, Seuil, 2008
ANONYME, Catéchisme de l'église catholique, Service des éditions, conférence des évêques catholiques du canada, 1992
MESSADIÉ, Gerald, Histoire générale du diable, Robert Laffont, 1993
ECO, Umberto, Le nom de la rose, Le livre de poche, 1980
GRÉGOIRE, François, L'au-delà, Presse universitaire de France, 1970
Le catéchisme de Québec

Sudoku

						3		1
8						5	2	7
4		5		1				
		8		3				
							6	
	2		8		9			
			1		8		3	
1					4			
2			7	6				4

Quand on s'ennuie, c'est fou ce qu'on peut avoir comme mauvaises idées...



LEÇON DU JOUR



Apprenez à connaître vos crayons et si, comme mon pousse-mine, ils s'avèrent être secrètement des karaté-crayons ne vous avisez surtout pas de les emmerder...



Trop de gens croient à tort que pour réussir dans la vie, l'important, c'est d'aller à la Grande Ville. Même ceux qui y vivent se croient supérieurs, car ils croient qu'ils sont davantage favorisés que vous, pauvres arriérés du fin fond de la campagne estrienne. Pourtant, avec un peu de recul et une bonne paire de lunettes, vous vous rendrez compte que près de chez vous, il y a un grand nombre d'opportunités de faire votre place et de bien réussir qui vous sont offertes. C'est le cas de nombreux domaines, que ce soit à la radio, au cinéma ou même encore, dans le milieu des jeux vidéo. Vous n'avez qu'à chercher localement et vous serez surpris de ce que vous pourriez trouver.

Perspective Locale

Il y a entre autres de nombreuses chaînes de radio dans le milieu sherbrookoïse. Je ne parle pas des petites radios locales telles que CIAX de Windsor, qui est, soit dit en passant, quand même très bien, ou encore celle des étudiants du Cégep, mais bien de véritables grandes chaînes de radio comme NRJ, Rock Détente ou CKOY. Vous retrouverez les mêmes

   Montréal et la compétition n'en sera que plus féroce.

Pour le cinéma, c'est un peu diff  rent. L'Estr   tente encore de faire sa place, mais elle y parvient quand même de mieux en mieux et offre d'intéressantes opportunités à ceux qui veulent se donner la peine de s'impliquer. En effet, diverses organisations telles que la Course Estr   ou Kino Sherbrooke offrent la chance à la jeunesse sherbrooko  se et à ceux qui s'éveillent sur le tard, de faire voir leurs talents et de propager leur passion pour le cinéma. Les soirées Kino sont intéressantes dans la mesure où vous pouvez trouver la perle rare qui vous aidera pour vos films. Si vous souhaitez réaliser un quelconque projet, vous aurez la chance sur place de trouver ceux qui pourront vous aider à y parvenir, car il y a là-bas des gens motivés qui désirent créer et qui sont prêts à tout pour y arriver.

La Course Estr  , quant à elle, a très bien compris le principe que ce n'est pas à la Grande Ville qu'on fait les meilleurs films. En effet, elle s'intéresse à la perspective locale et tout le projet tourne autour de cette idée.

Les gens qui y participent doivent tourner des courts-métrages dans les différentes MRC de l'Estr   et s'en inspirer.

Il y a aussi le domaine des jeux vidéo qui est en pleine expansion dans la région. Effectivement, la formation qui est offerte ici même à Sherbrooke n'a rien à envier aux autres villes. L'Institut Desgraff, par exemple, offre des programmes de formation en animation 2D et 3D d'excellentes qualités et ce, au cœur même de Sherbrooke. Les étudiants qui finissent ces cours ne sont pas sans ressources et diverses opportunités s'offrent ensuite à eux, car la main-d'œuvre est davantage en demande que le nombre d'étudiants sortants. La région sherbrooko  se est d'ailleurs de plus en plus intéressante pour les compagnies qui commencent à chercher à s'y installer.

Et ce ne sont pas les seuls domaines qui sont en expansion en région. La croyance populaire a seulement tendance à favoriser la Grande Ville parce qu'elle est peuplée et qu'elle doit fournir des emplois à ceux qui s'y trouvent, mais localement, vous avez autant de chance de percer qu'ailleurs et vous devez seulement faire davantage confiance à ce qui se trouve autour. Vous aurez sûrement moins de compétition ainsi et beaucoup plus de possibilités d'avancement.

Kathya Déry

Solutions des jeux

9	6	2	5	8	7	3	4	1
8	1	3	4	9	6	5	2	7
4	7	5	3	1	2	6	9	8
5	4	8	6	3	1	9	7	2
7	9	1	2	4	5	8	6	3
3	2	6	8	7	9	4	1	5
6	5	4	1	2	8	7	3	9
1	3	7	9	5	4	2	8	6
2	8	9	7	6	3	1	5	4

Mot caché : souvenir

Comité du journal

Christophe Achdjian	Rédacteur Correcteur
Samuel Charlebois-T.	Graphisme Mise en page
Anaël Cloutier Paquet	Rédactrice
Kathya Déry	Rédactrice
Estelle Desrosiers-Rampin	Illustratrice bédéiste
Catherine Dupuis	Rédactrice Correctrice
Pierre-Alexandre Labranche	Rédacteur Correcteur
Olivier Laliberté	Rédacteur
Gabriel Martin	Rédacteur Chef Adjoint
Catherine Noël	Trésorière
Marilou Pelletier	Rédactrice en chef
Anthony Tremblay	Rédacteur

Encore

J'allait de mes seins flasques.
Mordillés, titillés et aspirés,
Le nourrisson malmène mon buste.

Mon regard vide et indifférent se laisse
porter.
Mon corps, lui, jouit de ce plaisir maternel

Tient, il prend de l'âge le petit.
Se nomme-t'il (Edipe)?
Affirmatif.
Il s'éprend de mon corps,
Et je m'enflamme.

Petit, ne grandis pas si vite.
Ne me quitte pas.
Reste un peu sur moi, en moi.

Laisse-le aller et venir.

Encore.

Encore.

Teint mat.
Yeux mort;
Jaunis par la vie et sa laideur.
Violée par les humains et leur non-sens,
Leurs paroles et l'image à laquelle elle ne correspond pas.
Elle tire sur sa clope pour ne pas se tirer en bas d'un pont.
Elle choque, ébranle ...

Et branle

Pour faire réaliser une apocalypse imminente
Et pour retirer un peu de plaisir dans un monde noir

La Sainte

Rouge-mort

Lentement, elle me consume.
Sournoisement, m'engourdit
Pour mieux m'éliminer.
Elle brûle en moi la folle:
Fumer rouge-mort qui m'étouffe,
Écume mortelle.

Elle nous assaille tous
pour nous souffrir, nous saigner
Une vie de sang sale
Tandis que nous errons
Sous l'œil du mal

Tandis qu'on nous met tous
En Quarantaine.

*Je ne suis qu'une mal baisée.
Un tout formé de baisés décevantes.*

*Prise, puis jetée.
Malmenée, mais pourtant semblait-on m'adorer.
Faux, faux.*

*En fait, ma féminité n'était pas éclot, ni même réveillée,
Et certainement pas sur le point de l'être,
Et on a tout de même percé la pointe de la fourche.
Massacré mon bien par ces longues choses effilées.
Plus tard, ma fleur a concrètement éclaté contre mon gré.*

La catin

*Et puis, voilà où j'en suis rendue.
Déchue par toutes ces mains m'ayant frôlé.
Salie par ces regards exaltés.*

Catherine Dupuis